

par **Thomas  
W. DAVIS,**

archéologue,  
directeur du Cyprus American  
Archaeological  
Research Institute,  
Nicosie, Chypre

## **Théorie et méthode en archéologie biblique<sup>1</sup>**

« Bien que ce soit de la folie, il y a de la méthode là-dedans. » La remarque perspicace de Polonius, à propos d'un Hamlet apparemment fou, pourrait également s'appliquer à l'histoire tortueuse de l'archéologie biblique. Si notre discipline peut parfois sembler de la folie pure, nous n'en sommes pas moins tenus par nos méthodes.

Un des buts de ce symposium<sup>2</sup> est d'essayer de formuler une réponse claire et raisonnée, œcuménique, à l'approche minimaliste en archéologie biblique. Une telle réponse devra nécessairement traiter des théories et méthodes telles que pratiquées en archéologie du Proche-Orient. Je suis archéologue professionnel, c'est donc sur la partie archéologique de notre sujet que je me concentrerai. D'abord, quelques remarques sur la terminologie. En termes contemporains, je suis une approche « deverienne »<sup>3</sup> de « l'archéologie biblique » : c'est-à-dire qu'il s'agit du lieu où archéologie et études bibliques se rencontrent. Historiquement, je me réfère à une entreprise spécifique, illustrée à son plus haut niveau par William F. Albright et G. Ernest

<sup>1</sup> Traduit par Georges Skurtis, cet article est tiré avec permission de « Theory and Method in Biblical Archeology », in *The Future of Biblical Archaeology: Reassessing Methodologies and Assumptions*, James K. Hoffmeier & Alan Millard, édés, Grand Rapids, Eerdmans, 2004, pp. 20-28.

<sup>2</sup> Thomas Davis fait ici référence au colloque organisé par le North Sinai Archaeological Project et tenu à Trinity International University, Deerfield, USA, en août 2001. L'ouvrage *The Future of Biblical Archaeology: Reassessing Methodologies and Assumptions* contient les actes de ce colloque, ndlr.

<sup>3</sup> D'après l'archéologue William G. Dever, cf. ci-dessous note 8 et *Hokhma* 94, 2008, pp. 2-14, ndlr.

Wright. Le terme d'archéologie biblique classique, en ce qui concerne cette entreprise, est impropre. En ce qui concerne les termes « théorie et méthode », la théorie apporte un cadre à notre questionnement ; la méthodologie explique la façon dont nous allons y répondre, ou, pour le dire autrement, « pourquoi et comment nous creusons ».

## Un point de vue historique

L'archéologie biblique n'a eu que tardivement conscience d'elle-même. Albright et Wright n'ont pas clairement formulé de cadre théorique et méthodologique pour l'archéologie biblique classique. Si l'on avait questionné Albright à propos de sa théorie, peut-être aurait-il répondu qu'il avait une vision positiviste de l'archéologie et de l'histoire. Wright, quant à lui, au moins dans sa jeunesse, aurait déclaré qu'il creusait pour trouver la main de Dieu dans l'histoire. Toutefois, une étude précise des fouilles et des écrits des archéologues bibliques laisse émerger une vue relativement claire de la théorie et des méthodes de ce mouvement.

L'archéologie biblique classique était, en termes simples, une recherche des *realia*. Dans ce contexte, les *realia* sont des données obtenues par des méthodes explicitement scientifiques ; le résultat d'une expérimentation rigoureuse et à partir duquel peuvent se construire des conclusions durables. Il s'agissait d'une tentative d'enraciner le témoignage historique de la Bible à l'aide d'une réalité historique prouvée. C'est seulement lorsque les données archéologiques elles-mêmes ont été considérées non plus comme des données objectives, mais comme des éléments qui avaient besoin d'être interprétés pour recevoir du sens, que l'archéologie biblique a perdu ses fondements et s'est effondrée.

Le fondement théorique de l'archéologie repose sur le champ de la théologie. Les archéologues bibliques pensaient, bien que de manières différentes, que la foi issue de la Bible, chrétienne et judaïque, dépendait de la réalité historique des événements qui manifestent la main de Dieu. Si ces événements, que la Bible interprète comme l'intervention du divin, n'ont aucun fondement réel, il n'y a alors aucune raison de croire au témoignage des Écritures. Ainsi toute preuve qui viendrait soutenir l'espoir de la foi est-elle la bienvenue.

## William F. Albright

Selon Stephen Jay Gould, « les théories les plus créatives sont souvent des visions originales imposées aux faits ; la source de

l'imagination est elle aussi évolutive »<sup>4</sup>. La théorie et les méthodes de William F. Albright se sont développées au contact de l'archéologie palestinienne dans les années 1920. Son but était de découvrir, enfouies dans la terre, des preuves du récit biblique. Il considérait comme crucial de retrouver le monde des patriarches, car c'était là le point de départ de la haute critique<sup>5</sup>.

Pour Albright, les céramiques constituaient la clé de la datation des récits de Palestine, et apportaient ainsi des preuves de la présence ou de l'absence des sites mentionnés dans la Bible. Dans ce domaine, Albright fit son apprentissage auprès du Père Louis Hugues Vincent (qu'il considérait comme un « universitaire génial »<sup>6</sup>), ainsi que W.J. Phythian-Adams et Clarence S. Fisher. Ainsi formé, il fut en mesure de répondre aux questions d'histoire biblique, de plus en plus importante à ses yeux. L'esprit rationnel et mathématique d'Albright trouva dans l'étude des poteries sa niche archéologique. G. Ernest Wright expliqua l'approche d'Albright dans une critique de l'approche française de l'archéologie et de la Bible. Selon Wright, l'objectif de la méthode Albright était d'être en mesure de dater un « *locus* homogène » au quart de siècle près à partir de la seule typologie céramique<sup>7</sup>.

Le désir de dater les poteries avec la précision exigée par la méthode d'Albright fut la source d'anomalies qu'il fallait ignorer. L'idée de « *locus* homogène » est le point central du problème. Un *locus* était considéré comme « homogène » sur des bases typologiques, et non stratigraphiques. Il manquait à Albright la compréhension stratigraphique nécessaire, ainsi que les techniques de terrains corollaires, pour déterminer un *locus* stratigraphique « établi ». En conséquence, un *locus* était « établi » à partir du moment où ses poteries ne présentaient que des formes qui, une fois comparées, ne présentaient pas de conflit chronologique. Une fois posé, ce *locus* pouvait être utilisé pour tester d'autres matériaux. Cela pouvait représenter un piège, en venant simplement renforcer des idées préconçues sur des groupes de poteries. La typologie des poteries est considérée comme un marqueur chronologique et non culturel. La méthode

<sup>4</sup> *The Mismeasure of Man*, New York, W.W. Norton, 1996.

<sup>5</sup> William F. Albright, *The Archaeology of Palestine and the Bible*, New York, Fleming H. Revell, 1932 – trad. française : *L'archéologie de la Palestine*, Paris, Cerf, 1955.

<sup>6</sup> *The Excavation of Tell Beit Mirsim*, vol. 1 : « *The Pottery of the First Three Campains* », AASOR 12, New Haven, ASOR, 1932, p. xiv.

<sup>7</sup> G. Ernest Wright, « Review of Barrois, *Manuel d'archéologie biblique* », *AJA* 44, 1940, p. 401.

Albright empêchait toute expérimentation stratigraphique, ce qui entraîna une stagnation méthodologique en Palestine. Il n'y avait aucun besoin de développer les techniques de terrain qui viendraient mettre en lumière et clarifier la microstratigraphie, puisque la typologie des poteries contenait en elle-même la promesse de mettre au jour les matériaux intrusifs.

Wright, un étudiant d'Albright, combina clairement théologie et archéologie dans sa façon d'approcher l'archéologie biblique. William G. Dever<sup>8</sup> qualifia sa carrière de « schizophrène » tant Wright paraissait osciller entre les deux disciplines. En réalité, chez lui, théologie et archéologie interagirent tout au long de sa carrière, et les résultats obtenus dans un domaine ont plus d'une fois affecté l'autre. A la différence d'Albright, Wright, pasteur presbytérien, est resté un homme d'Église toute sa vie. Il suivit l'exemple d'Albright et étudia les céramiques palestiniennes.

Wright définit pour la première fois sa conception de l'archéologie biblique dans un article paru en 1947. Il y voyait un « fauteuil particulièrement privilégié de l'archéologie en général, dont le but est d'étudier les découvertes des fouilles et d'y collecter tout ce qui peut mettre en lumière la Bible, et ce de manière directe, indirecte, voire diffuse »<sup>9</sup>. En même temps qu'il formulait sa vision de l'archéologie biblique, il établissait sa réputation dans les cercles théologiques. On reconnut en lui un porte-parole du mouvement de la « théologie biblique ». D'un point de vue archéologique, l'aspect le plus important de sa théologie était son attachement à la révélation dans l'histoire, thème qu'il traita en profondeur dans son ouvrage *God Who Acts (Un Dieu qui agit)*. Il est important de se rappeler que celui-ci parut avant que ne commencent ses fouilles à Sichem. Dans sa préface, Wright déclare : « La théologie biblique est le récit confessionnel des actes rédempteurs de Dieu dans une histoire particulière, en ce que l'histoire est le moyen privilégié de la révélation. »<sup>10</sup> Voilà donc comment Wright justifie son archéologie : mieux comprendre les « actes puissants » de Dieu.

En ce qui concerne l'archéologie, Wright avait l'approche d'un historien, quoiqu'un historien orienté par la Bible. « L'archéologie fait partie des sciences humaines », écrivait-il. « Elle cherche à

---

<sup>8</sup> William G. Dever, « Biblical Theology and Biblical Archaeology: An Appreciation of G. Ernest Wright », *HTR* 73, 1980, p. 1.

<sup>9</sup> « Biblical Archaeology Today », *BA* 10, 1947, p. 7.

<sup>10</sup> G. Ernest Wright, « God Who Acts: Biblical Theology as Recital », *STB* 8, Londres, SCM, 1952, p. 15.

interpréter la vie et la culture des civilisations anciennes à la lumière de l'histoire générale de l'homme. »<sup>11</sup> Dans son fameux livre sur Sichern, le site principal de ses fouilles, il développa le lien qu'il percevait entre histoire et archéologie. « L'archéologie n'est pas une discipline indépendante ou isolée, mais le bras armé de l'historien dans ses recherches, il lui serait préjudiciable de la considérer autrement. »<sup>12</sup>

Nelson Glueck fut une autre figure emblématique de l'archéologie biblique, et ses idées sur la fiabilité de la Bible ont contribué à donner à l'école d'Albright et de Wright une teinte de fondamentalisme. On perçoit chez Glueck, qui était rabbin, une orientation biblique constante dans son travail archéologique. Il avait une vue très positive de l'historicité des Écritures, ce qui l'a conduit à cette déclaration (tristement ?) célèbre : « On peut affirmer catégoriquement qu'aucune découverte archéologique n'est jamais venue contredire une référence biblique. »<sup>13</sup>

Dans une *Festschrift*<sup>14</sup> en l'honneur de Nelson Glueck, Roland de Vaux, l'un des doyens de l'archéologie palestinienne, écrivit un article discret, mais dont les réflexions sur l'archéologie biblique eurent un effet dévastateur<sup>15</sup>. Si de Vaux partageait avec Wright la pensée que la foi d'Israël était fondée sur les interventions de Dieu dans l'histoire, il fit remarquer que l'archéologie ne peut valider qu'un événement sur lequel l'auteur biblique a émis une interprétation, et qu'une partie de cette interprétation consiste justement à percevoir un événement comme un acte de Dieu. De Vaux était sans conteste un homme de foi, prêt à accepter *a priori* la véracité d'un récit biblique : « Le manque de preuves archéologiques ne constituerait pas en lui-même un argument suffisant pour mettre en doute les témoignages écrits »<sup>16</sup> ; même si les marques du divin étaient plus difficiles à trouver, elles n'en demeuraient pas moins valides. A mi-chemin entre archéologie et critique biblique, de Vaux croyait au compromis

---

<sup>11</sup> Wright, « Biblical Theology and Biblical Archaeology », *art. cit.*, p. 8.

<sup>12</sup> G. Ernest Wright, *Shechem: The Biography of a Biblical City*, Londres, Gerald Duckworth, 1965, p. 36.

<sup>13</sup> *River in the Desert: A History of the Negev*, New York, Farrar, Straus, and Cudahy, 1959, p. 31.

<sup>14</sup> En allemand dans le texte, publication commémorative, ndlr.

<sup>15</sup> « On Right and Wrong Uses of Archaeology », in *Near Eastern Archaeology in the Twentieth Century*, James A. Sanders, éd., Garden City, Doubleday, 1970, pp. 64-80.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 70.

possible : « Il ne devrait pas y avoir conflit entre un fait archéologique clairement établi et un texte examiné de façon critique. »<sup>17</sup> La clé du problème se situe dans les expressions « clairement établi », et « examiné de façon critique », qui lui permettaient d'éviter les conflits existants ou potentiels. De manière générale, de Vaux pensait que l'archéologie biblique avait réussi dans la première partie de l'équation, mais il discernait chez Albright et Wright un manque d'examen critique du texte biblique. Un problème majeur, que de Vaux étudia en profondeur, consistait en une confusion de la corrélation entre cause et conséquence. Il prit l'exemple de la conquête de Josué. Indéniablement, plusieurs sites en Palestine avaient été détruits à la fin de l'âge du Bronze, époque à laquelle la reconstitution élaborée par Albright et Wright faisait remonter la conquête. De Vaux mit en évidence la faiblesse de cette reconstruction : nous n'avons aucune preuve archéologique indiquant que ceux qui avaient perpétré ces destructions prétendaient que c'était l'œuvre des Hébreux<sup>18</sup>.

Un changement profond intervint chez Wright avec son immersion à Sichem. Il prit la décision d'adopter la méthodologie de Kathleen Kenyon, ce qui le força à prêter une plus grande attention à la stratigraphie. Face à ce processus analytique, Wright se rendit progressivement compte que données et interprétations étaient plus étroitement liées qu'il ne l'avait admis jusqu'alors. Si cela se révélait exact, les données archéologiques ne constituaient pas les *realia* objectives que l'archéologie biblique appelait de ses vœux. Dans un cycle de conférences données à l'Union Theological Seminary, Wright aborda la question de la révélation dans l'histoire : « En fin de compte, on ne peut jamais jauger la réalité biblique à l'aune de la réalité, que l'on s'y essaie dans le domaine des valeurs ou des faits. [...] Dieu n'a pas permis que ces vérités répondent de manière satisfaisante à nos tests. »<sup>19</sup> Wright prit conscience que l'archéologie n'est pas toujours une source externe et objective pour l'étude biblique, et l'indiqua clairement dans une série de commentaires bibliques<sup>20</sup> sur Josué<sup>21</sup> : « En ce qui concerne les événements bibliques, néanmoins, on ne peut qu'insister sur le fait que les données archéologiques sont

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 70.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 75.

<sup>19</sup> G. Ernest Wright, *The Old Testament and Theology*, New York, Harper & Row, 1969, pp. 184-85.

<sup>20</sup> Il s'agit des *Anchor Bible Commentaries*, ndlr.

<sup>21</sup> Robert C. Boling and G. Ernest Wright, *Joshua*, AB 6, Garden City, Doubleday, 1982.

ambiguës. »<sup>22</sup> En clair, Wright avait désavoué l'hypothèse cardinale de l'archéologie biblique : les *realia* ne pouvaient plus se trouver enfouies sous terre.

William Dever, un étudiant de Wright, alla jusqu'au bout de la pensée établie par de Vaux, remettant en question l'idée même d'une archéologie biblique comme discipline. Principalement, il s'attaqua à la conception de Wright selon laquelle les archéologies biblique et palestinienne étaient *de facto* synonymes. A Gezer, Dever établit que les données archéologiques ne parlent qu'en fonction des questions qu'on leur pose, et que l'archéologie biblique ne pouvait pas être le mode opératoire approprié en archéologie palestinienne parce qu'elle ne soulevait qu'une série très limitée de questions.

Pour Dever, la nouvelle équipe requise pour les fouilles en Palestine n'aurait pas pour tâche de poser les questions soulevées par l'archéologie biblique, mais celles de l'anthropologie archéologique telle que pratiquée en Amérique du Nord. L'archéologie en Palestine ne serait plus une sous-discipline de l'étude biblique, dépendante de la Bible dans ses préoccupations. L'archéologie syro-palestinienne, comme la baptisa Dever, adoptant un terme d'Albright, serait considérée comme un domaine de l'archéologie générale, sujette aux mêmes préoccupations et ayant recours aux mêmes méthodes. Dans son nouvel enthousiasme, Dever, comme tout évangéliste, omit certains problèmes posés par cette nouvelle archéologie syro-palestinienne. Dans les conférences de Winslow, il déclara clairement que l'objectivité était une problématique réservée aux théologiens, non aux archéologues. Depuis, il a reconnu que tout universitaire fait face à ce problème, et que l'archéologie de Wright n'était pas excessivement biaisée<sup>23</sup>.

Dever se tourna vers l'anthropologie pour trouver une base théorique, qu'il trouva dans la « New Archeology » (ou archéologie processuelle) de Lewis R. Binford<sup>24</sup>. De façon ironique, l'archéologie processuelle est très positiviste dans son approche des données archéologiques. Dever adopta ce nouveau paradigme non parce qu'il y trouvait une vision plus nuancée des données archéologiques, mais parce qu'il ne reposait pas sur la Bible. Lorsqu'il en maîtrisa mieux

---

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>23</sup> *Archaeology and Biblical Studies: Retrospects and Prospects*, Evanston, Seabury-Western Theological Seminary, 1974.

<sup>24</sup> William G. Dever, « The Impact of the 'New Archaeology' on Syro-Palestinian Archaeology », *BASOR* 242, 1981, pp. 15-29.

les arguments, Dever pointa certains défauts liés à l'archéologie processuelle<sup>25</sup>.

## Où en sommes-nous aujourd'hui ?

Si l'on sort des arguments rhétoriques, les différents protagonistes du débat minimaliste/maximaliste partagent en fait essentiellement la même approche théorique et méthodologique des données archéologiques, à savoir une approche processuelle/mi-positiviste, légèrement modifiée. Cela est clair dans l'ouvrage d'Israel Finkelstein et Neil Silberman, *The Bible Unearthed*<sup>26</sup>. Les deux factions s'opposent en fait sur la valeur à accorder aux données archéologiques. Je pense que cette uniformité dans la méthodologie archéologique fait justement partie du problème.

Je voudrais donc suggérer qu'il faut se libérer de ce paradigme dépassé de la nouvelle archéologie processuelle et entrer dans l'ère postprocessuelle. Laissez-moi vous présenter quelques pistes en ce qui concerne la partie archéologique du problème afin de tenter de sortir de cette impasse.

1. L'archéologie biblique prend deux textes pour source, et je ne parle pas de la Bible hébraïque et du Nouveau Testament. Ian Hodder soutient depuis des années que la culture que constituent les matériaux archéologiques est une construction textuelle signifiante<sup>27</sup>. Au même titre que la Bible, les données archéologiques peuvent se révéler extrêmement éloquentes dans leurs significations et leurs interprétations. Peut-être pourrait-on s'inspirer de l'expression de De Vaux et déclarer qu'« il ne devrait y avoir aucune tension entre des textes archéologiques et bibliques examinés de manière critique ». Pour certains, la proposition de Hodder revient à affirmer qu'il ne peut y avoir d'interprétation juste ou erronée d'un tel matériau littéraire. Mais ce serait pousser l'analogie trop loin. Ce que Hodder affirme, c'est que les matériaux archéologiques s'ordonnent d'après une logique propre aux peuples du passé.

---

<sup>25</sup> William G. Dever, *What Did the Biblical Writers Know and When Did They Know It?*, Grand Rapids, Eerdmans, 2001.

<sup>26</sup> *The Bible Unearthed*, New York, Free Press, 2001 – trad. française : *La Bible dévoilée*, Bayard Editions, 2002.

<sup>27</sup> Ian Hodder, *Theory and Practice in Archaeology*, London, Routledge, 1992.

2. Il ne faut pas tout juger à l'aune de notre temps. Nous ne savons *PAS* quels sens un objet voire un site pouvait revêtir à son époque. Une caractéristique pour nous prédominante dans un objet était peut-être inconnue de ceux qui l'utilisaient à l'origine. Quand j'étais étudiant en deuxième cycle, la question s'était posée lors d'un séminaire quant au contenu d'une structure précise dont il était question dans un compte rendu de fouille. Lorsque j'avais émis des doutes sur l'interprétation proposée par le compte rendu, un autre étudiant me répondit : « Nous sommes des anthropologues, nous ne tenons pas compte du particulier ! » C'est trop souvent le cas lorsqu'il s'agit d'interprétation. Nous recherchons des régularités, héritage de notre approche processuelle de l'archéologie, même lorsqu'il n'y en a pas. Nous les créons même parfois nous-mêmes, pour ensuite les annoncer à grand bruit dans nos comptes rendus. Il ne faut pas perdre de vue le fait que nous ne fouillons jamais le site « type ». Nous mettons au jour les restes d'individus. En fait, des objets ou sites particuliers peuvent être plus révélateurs que ceux qui se retrouvent de manière régulière. Par exemple, pourquoi y a-t-il des briques en terre cuite à Tel el-Borg ? Que signifie la découverte de jarres scellées avec des cartouches de Smenkhkarê ou de Toutankhamon dans un petit site du Sinaï ? Wright avait raison de rendre les « scientifiques purs » attentifs au fait que l'archéologie a pour sujet d'étude l'homme, et se doit donc de rester une discipline des sciences humaines<sup>28</sup>.

3. L'archéologie n'est *PAS* une science exacte. Par essence, aucun archéologue ne peut renouveler ses expériences sur le terrain. Mon site de Tel el-Borg ne pourra jamais être mis au jour une seconde fois. Bien sûr, mes notes et comptes rendus devraient être de bonne qualité pour permettre à un autre archéologue de recréer, de manière aussi fidèle qu'il est possible, la séquence d'excavation et la localisation des matériaux, mais cela ne constitue pas une seconde mise au jour. Nous utilisons plusieurs caractéristiques des sciences dures en archéologie, mais cela peut s'avérer dangereux, en donnant une impression de précision qui trahit la réalité. C'est le cas par exemple de la datation au carbone. Avancer comme date 880 av. J.-C. ±60 signifie une fourchette de dates, *toutes également valables*, allant de 940 à 820 av. J.-C. C'est ce que semblent oublier Finkelstein et Silberman<sup>29</sup> dans leur discussion sur David et Salomon. C'est sous cet angle qu'il

<sup>28</sup> G. Ernest Wright, « The 'New' Archaeology », *BA* 38, 1975, pp. 104-115.

<sup>29</sup> *La Bible dévoilée*, op. cit.

faut considérer les dates de Méguiddo. Une moyenne ne signifie rien, alors qu'une fourchette a un sens.

4. Une excavation n'est pas un monologue mais un dialogue. L'un des aspects essentiels de toute entreprise archéologique est une planification des recherches. Aucune excavation ne peut voir le jour sans cela. Nous sommes tous d'accord pour dire que des données n'ont de sens que parce qu'elles répondent à des questions, et ces questions façonnent nos méthodes sur le terrain. Néanmoins, il faut avoir à l'esprit qu'aucun plan de bataille ne reste inchangé au contact de l'ennemi. Un archéologue doit aborder un site avec une question, mais ne devrait pas y chercher de réponses précises. Il y a danger lorsque nous cherchons à y imposer une réponse. Il nous faut savoir rester disponible et nous adapter aux processus de formation d'un site et aux matériaux mis au jour. Il faut être particulièrement méfiant lorsque nous semblons trouver ce que nous cherchions.

5. Les gens ne vivent pas dans des trous de terre carrés. C'est la réponse que je donne à la question que beaucoup de gens que je rencontre dans ma vie quotidienne d'archéologue me posent lorsqu'ils visitent un site : « Pourquoi est-ce que ces Indiens vivaient dans des trous carrés de terre ? » Les archéologues sont arrogants. Nous prétendons connaître un site et être capables de l'interpréter à partir d'une toute petite fenêtre, parfois moins de 10 % d'un site. Il nous manque tellement d'informations, mais cela ne nous empêche pas de tirer des conclusions hâtives à partir de nos fenêtres minuscules. Nous pouvons être complètement esclaves de notre adhésion à une méthodologie fiable et très spécifique et ignorer le véritable message d'un site. Il nous faut accepter d'essayer de nouvelles techniques, ce qu'offre par exemple la grande variété de détecteurs à distance qui ont vu le jour ces dix dernières années.

6. La complexité est complexe, les réponses simples trop simples. L'intérêt actuel pour la théorie de la complexité est en soi un guide pour les archéologues. Le monde de la Bible était une société complexe, à multiples facettes. Les archéologues aiment à trouver les solutions les plus simples à une question. Un exemple frappant des dangers d'une approche trop simpliste est l'actuelle réévaluation de l'histoire maya à la lumière de notre récente capacité à pouvoir lire certains textes. Nous savons maintenant que les raisons de l'effondrement de la civilisation maya classique étaient beaucoup plus complexes que leur seule incapacité à s'adapter à leur environnement.

7. Les défauts d'un modèle ne sont pas fatals à une source. Trop souvent le récit biblique a été forcé de se conformer à un modèle archéologique. Un exemple historique frappant est le modèle de la conquête élaboré par Albright et Wright. C'était une construction archéologique, modelée à partir du récit biblique.

Dostoïevski, dans ses *Carnets du sous-sol*, disait : « L'homme a une telle prédilection pour les systèmes et les déductions abstraites qu'il est prêt à tordre la vérité intentionnellement ; il est prêt à nier les preuves que lui fournissent ses sens pour justifier sa logique. » Il nous faut faire un effort d'introspection, aborder l'archéologie avec humilité et non avec arrogance, être constamment conscient de notre subjectivité. Ce faisant, nous pourrons peut-être bien voir les « actes puissants » de Dieu. ■